
Virtuosité romanesque et vérité historique:

L'été 36

de

Bertrand POIROT-DELPECH

Jacques LECURU.

Donner comme titre à un ouvrage **L'ETE 36** n'est pas une opération innocente. En effet, le livre, tel du moins qu'il se présente en collection de poche Folio, peut susciter la perplexité de l'acheteur éventuel qui l'extrait d'un rayon de librairie : roman ? Ouvrage historique ? Ni la première page de couverture, ni la page de titre ne donnent d'indications : le mot "roman" n'y figure pas. Seule, la prière d'insérer en dernière page de couverture laisse entendre qu'il s'agit d'une fiction (1).

Quoi qu'il en soit, le choix d'un tel titre révèle de la part de l'auteur la volonté de s'aventurer sur le "territoire de l'historien" et le désir de pimenter l'intrigue romanesque qu'il a imaginée de l'attrait d'une date évocatrice, selon l'âge du lecteur, de souvenirs ou de connotations politiques.

Roman historique donc, mais dont l'action se situe à une époque suffisamment proche pour provoquer encore des réactions passionnées, et suffisamment lointaine pour éveiller chez beaucoup l'envie d'en savoir plus sur une période qu'ils n'ont pas vécue, mais dont ils ont beaucoup entendu parler.

Il est toutefois évident que Bertrand Poirot-Delpech s'est posé les questions auxquelles doit s'efforcer de répondre tout auteur de roman historique, et que certains passages de **L'été 36** nous incitent à réfléchir aux problèmes de technique littéraire que soulève la rédaction d'un tel ouvrage (2).

En effet, le romancier est libre de peupler son récit de personnages qu'il invente et à qui il fait subir des vicissitudes dont il

décide souverainement. Il est également libre de faire évoluer ou non, sous l'effet de la durée romanesque, leur caractère et leur comportement.

Pour sa part, l'historien doit procéder à une vaste et minutieuse enquête pour appréhender faits et réalités du passé, car il sait que la crédibilité de l'interprétation qu'il donnera de la période envisagée dépend de la valeur et de l'exhaustivité des documents et faits de toute sorte qu'il avancera à l'appui de ses thèses.

L'auteur de roman historique, lui, doit soigneusement doser les parts respectives de la fiction et de l'évocation des réalités historiques. S'il privilégie l'évocation historique, l'intérêt romanesque en souffrira, et son ouvrage courra le risque de n'être qu'un pesant reportage ou un mauvais livre d'histoire. S'il privilégie la fiction, le cadre historique ne sera qu'un décor devant lequel se mouvront des personnages dont le sort et le comportement n'auraient guère été différents si l'action s'était située cinquante ans plus tôt ou plus tard.

Il lui faut donc, s'il veut harmoniser fiction et Histoire, intégrer pleinement ses personnages à l'époque où il les fait vivre, et insister sur les déterminations sociales, politiques, économiques qui conditionnent leur caractère et leur destin.

A qui choisit d'intituler **L'Eté 36** un ouvrage de fiction, et n'ignore pas quelles images, quels faits la seule mention de cette date éveille dans l'esprit de ses lecteurs, il est impossible de ne pas faire état des congés

(1) On verra, à la fin de cet article, que l'incertitude ainsi entretenue n'est pas le fait du hasard.

(2) Page 276 et sq, page 286 entre autres. (nos références renvoient à l'édition Folio, Paris, 1986.)

payés, des occupations d'usines, des meetings, des difficultés du gouvernement Blum, de la guerre d'Espagne, des réactions manifestes ou souterraines des adversaires du Front populaire, de l'influence des modèles étrangers: Russie soviétique, Allemagne nazie, Italie fasciste (3).

A ces contraintes s'ajoute l'impérieuse nécessité que les personnages ne soient ni des spectateurs passifs, ni de bavards commentateurs des événements.

Comment Bertrand Poirot-Delpech s'y est-il pris pour satisfaire à ces contraintes et éviter ces écueils ?

Il a réussi d'abord à glisser maints détails, fruits d'une recherche documentaire sur les réalités de l'époque, (marques de voitures, d'avions, d'autobus, chansons à la mode, livres en vogue, films et acteurs à succès) sans insistance superflue, évitant ainsi le piège que Zola, par exemple, n'avait pas toujours su esquiver, et qui consiste à transformer de nombreux passages du roman en articles de dictionnaire.

Ensuite, et surtout, les principaux événements de l'époque deviennent autant d'éléments déterminants de l'intrigue romanesque. Ce sont les congés payés qui font se rencontrer, se heurter, se connaître et parfois s'aimer les principaux protagonistes : grands bourgeois, prolétaires ou jeune juif allemand fuyant les persécutions nazies. Victoire, l'héroïne, jeune fille en révolte contre sa famille et son milieu bourgeois, assiste parce-que son amant, le métallurgiste Gabin y joue un rôle important, à un meeting dans une usine et au discours de Léon Blum à Luna-Park. La guerre d'Espagne, et aussi l'échec prévisible de sa liaison avec Victoire poussent Gabin à s'enrôler dans les brigades internationales. Gabin parti pour l'Espagne, Victoire connaît une période d'amour fou avec Alexis, son autre amant, jeune juif nostalgique de son Allemagne natale mais gorgé de culture française. Ulcéré par cet amour, le frère de Victoire, militant d'Action française et acoquiné aux cagouleurs, fait enlever sa soeur. Alexis, acharné à retrouver celle qu'il aime, se heurte aux compromissions de la police, des services secrets et des comploteurs en tout genre ; il découvre

à ses dépens que la France, qu'il admire tant, est aussi un pays où fleurissent la xénophobie et l'antisémitisme.

Enfin, Bertrand Poirot-Delpech échappe à une des grandes tentations du roman historique, celle de la prophétie facile puisque rétrospective. Certes, on trouve çà et là dans la bouche de ses personnages des propos annonçant les malheurs à venir (4). Mais, procédé plus habile, c'est par la manière dont ses personnages ressentent et subissent l'ambiance de l'automne et de l'hiver 36, que l'auteur nous laisse entendre que l'avenir sera tout sauf rose.

Ainsi, par exemple, le dernier chapitre sonne le glas d'un amour fou et d'un bonheur impossible. Alexis reçoit de Victoire, enlevée et cloîtrée en Afrique, une lettre dans laquelle elle reconnaît la vanité de ses tentatives d'échapper à son milieu social : "Que de temps perdu à me déclasser, par intérêt au fond, croyant mes privilèges perdus, pour être du côté des vainqueurs. Nous avons rêvé comme des enfants" (5).

L'échec de cet amour symbolise évidemment les illusions perdues de ceux qui on cru en l'été 36.

Alexis, séparé de celle qu'il aime, obligé de se cacher de la police, a tenté en écrivant et en faisant publier le récit de ses malheurs de provoquer un scandale qui forcerait ses ravisseurs à libérer Victoire. La tentative échoue, mais face à l'adversité, à la montée de la violence et de l'intolérance, le pacifique Alexis a évolué : "S'il le faut, je tuerai" (6). Roman historique **l'Eté 36** est aussi un roman d'éducation.

Mais la virtuosité de l'auteur nous réserve en ce même dernier chapitre une surprise de taille. Le passage brusque de la troisième personne du singulier à la première nous révèle que ce que nous avons lu jusqu'alors comme un roman historique signé Bertrand Poirot-Delpech est en fait un récit dont le narrateur est Alexis.

Celui-ci a écrit d'abord pour faire lâcher prise aux ravisseurs de Victoire, puis il continue pour se consoler : "J'écris parce-qu'on

(4) Voir page 326 les propos du clochard Jésus.

(5) Page 334.

(3) En fait, l'action du livre se prolonge jusqu'en décembre 1936.

m'a pris la femme que j'aime" (6). **L'Eté 36** n'est pas un roman historique puisqu'Alexis l'a rédigé à chaud, au milieu de ses malheurs, ainsi qu'en témoigne une date, 1er janvier 1937, qui clôt l'ouvrage et indique le moment où il fut terminé.

Ce jeu de miroirs, cher aux romanciers modernes, par lequel l'auteur feint de céder la responsabilité de son oeuvre à un narrateur qui est en même temps un personnage du roman, par lequel aussi l'auteur transforme un roman historique en histoire vécue, en une tranche de vie, ne fait toutefois pas sombrer l'ouvrage dans la gratuité ou l'arbitraire. Il renforce au contraire sa valeur émotionnelle.

Dans une gare parisienne.

Un document parmi beaucoup d'autres qui attestent la joie suscitée par les premiers congés payés. Blum évoquera plus tard :

« Les routes couvertes de théories de « tacots », de motos, de tandems, avec des couples d'ouvriers vêtus de pull-overs assortis, qui montraient que l'idée du loisir réveillait chez eux une espèce de coquetterie naturelle et simple. »

(G. Lefranc, op. cit.)



L'Eté 36 est donc non seulement une incontestable manifestation du talent de Bertrand Poirot-Delpech, il est aussi un hymne aux pouvoirs du roman et du romancier. Le lecteur a cru sans réticence aux joies, aux peines, aux élans et aux contradictions des principaux protagonistes plongés dans les remous de 1936. L'histoire cependant ne fait pas simplement office de décor car ce sont les réalités et le climat de l'époque qui ont décidé de l'évolution et du destin des personnages. Les prestiges de la fiction ne se sont pas contentés de faire concurrence au réel, ils en ont dévoilé le sens en l'incarnant dans les personnages.

A lire **L'Eté 36** l'amateur d'Histoire et l'amateur de romans trouveront largement leur compte... et leur plaisir.